

La part d'intime de Jean Gabin, monstre sacré du cinéma français, se dévoile dans une exposition

Exposition ambitieuse sur plus de 700 m2 pour retracer le parcours de l'acteur mythique du XXe siècle. Jusqu'au 10 juillet au Musée des années 30 à Boulogne-Billancourt, commune du Grand Paris, où Gabin tourna 26 films dans les célèbres studios, dont « La grande illusion » et « Touchez pas au grisbi ».



Jean Gabin en «Pépé le Moko» (Julien Duvivier, 1937). - DR

Journaliste au service Culture

Un regard bleu, une gueule, une présence. En un demi-siècle de carrière, des années 30 aux années 70, Jean Gabin a incarné tous les Français, du flic au truand, du cheminot au chef de clan, du légionnaire au banquier. Tour à tour gueule d'amour et bête humaine. Si le public l'a tant aimé, c'est qu'il s'est reconnu dans l'image qu'il donnait de son pays et de son temps. Gabin, né en 1904 et mort en 1976, pouvait tout jouer, il a tout joué. Boulogne-Billancourt où il a fréquenté les célèbres studios en tant qu'acteur pour 26 tournages de films (parmi lesquels La grande illusion, Touchez pas au grisbi, Le jour se lève, Voici le temps des assassins, Remorques, Le tatoué, Le chat, Deux hommes dans la ville), mais aussi le potager de ses grands-parents qui cultivaient des choux quand il était enfant, lui rend hommage à travers une exposition-événement, installée sur 700 m2, au Musée des années 30.

«La belle équipe», de Julien Duvivier (1936). - D.R.

L'exposition est d'ampleur et réunit des effets personnels confiés par le fils de l'acteur, Mathias Moncorgé, des objets venant du musée Jean-Gabin de Mériel, des trésors sortant pour la première fois des réserves de la Cinémathèque française (dessins de maquettes de décor, scénarios originaux, plans de travail, maquettes d'affiches et de costumes...), du matériel cinématographique provenant des studios de Boulogne-Billancourt, des pièces issues de la plus grande collection privée consacrée à Jean Gabin ainsi qu'une quinzaine d'écrans projetant extraits de films et de documentaires.

La scène mythique «t'as d' beaux yeux, tu sais» de «Quai des brumes», de Marcel Carné, avec Michèle Morgan (1938). - DR

Dans une scénographie qui met en avant les nombreux objets et documents replacés dans leur époque, l'exposition suit



chronologiquement le parcours intime et professionnel, avec la période de l'enfance, la France d'avant-guerre et du Front populaire, Mistinguett et les opérettes, Hollywood comme terre d'exil, l'heureux temps des Trente Glorieuses, la Normandie du paysan éleveur, une nuit des César et l'emblème national. D'une vitrine à l'autre s'offrent à la curiosité des visiteurs sa crécelle d'enfant de chœur, l'acte de décès du grand-père, un dessin de sa soeur, son certificat d'études primaires, une photo de classe au lycée Janson-de-Sailly, son nom sur un programme du Moulin Rouge, sa chemise de bûcheron dans Maria Chapdelaine, de Duvivier, en 1937, une lettre de remerciement des cheminots rédigée le 25 octobre 1938, le chronomètre de La bête humaine, l'affiche du premier grand rôle, Chacun sa chance, en 1930. On s'arrête devant un découpage technique dédié par Marcel Carné, le manuel du Jour se lève, sa malle de militaire, son passeport, son uniforme de second maître, sa veste de chasse, ses couleurs hippiques (toque lilas, casaque bouton d'or), quelques pipes, pas mal de chapeaux, l'accordéon offert par Pierre Mac Orlan, sa chaise d'acteur et son bureau. Il y a aussi ce poème manuscrit de Prévert intitulé « A Jean Gabin » et daté de 1954, une lettre de Fernandel écrite en 1965, une autre signée Michel Audiard pour la naissance de son fils Mathias, une carte de vœux signée Brigitte Bardot en 1959 et ce petit mot de Louis de Funès écrit sur du papier à en-tête de l'hôtel Amigo à Bruxelles. Stop prolongé devant la bande à Gabin : Lino Ventura, Bernard Blier, Marcel Dalio, Paul Frankeur, Julien Carette et les petits jeunes qui seront adoubés par « le vieux » : Alain Delon et Jean-Paul Belmondo, puis un peu plus tard, Gérard Depardieu.

«La bête humaine», de Jean Renoir (1938). - DR

Arrêt à l'hôtel du temps

Se dévoile ainsi une part d'intime d'un homme discret et timide devenant l'acteur le plus populaire de sa génération, celui qui incarne les désillusions de l'idéal ouvrier, le mythe du perdant magnifique des années 30. En février 1941, refusant de tourner pour les Allemands, il débarque à New York avec son vélo et son accordéon, apprend l'anglais en regardant les films de Clark Gable, rencontre Marlène Dietrich et s'installe avec elle à Hollywood dans une maison appartenant à Greta Garbo. Il s'enrôle dans les Forces navales françaises libres en avril 1943. Après guerre, la quarantaine, les cheveux blanchis, il revient à l'écran, fait figure de vieil acteur d'avant-guerre, connaît l'échec avant de reconstruire une carrière, devenant l'homme d'expérience qui impose le respect. C'est à cette époque, au milieu des années 50, qu'il fait une rencontre majeure, celle de Michel Audiard. Les deux hommes parlent le même langage. Leur collaboration court sur une vingtaine de films.

«Maigret tend un piège», de Jean Delannoy (1958). - DR

Tout le parcours est jalonné d'écrans permettant de voir ou revoir des extraits de films, de documentaires. Mais le plus inattendu, le plus surprenant, c'est un espace avec grand écran qui invite à se poser le temps de quelques extraits de l'émission de Thierry Ardisson, « L'hôtel du temps », pour une rencontre impressionnante de réalisme avec Jean Gabin, ressuscité dans sa force tranquille grâce à un concept innovant, l'intelligence artificielle Deepfake, et interrogé depuis le luxueux hôtel Le Meurice à Paris, par un Thierry Ardisson rajeuni selon la même technique. On embrasse ainsi, de façon singulière, quelques réflexions sur une trajectoire qui va de la IIIe République à la fin des Trente Glorieuses, du roi du music-hall à l'acteur aux 100 films.

«Les Misérables», de Jean-Paul Le Chanois (1958). - DR

Maintenant je sais

On a en tête Gabin jeune ou vieux, séduisant ou massif, gaulois ou taiseux, multiples visages d'un acteur caméléon, incarnation d'une constance humaine face aux changements de la société et d'un certain esprit hexagonal. Tant de gueules d'atmosphère, celles qui accueillent le visiteur dans le couloir d'entrée de l'exposition comme celles qu'on découvre à l'intérieur, des photos Harcourt aux clichés de famille et aux affiches de films. En fin de parcours, quand au début des années

70, à l'automne de sa vie, Gabin devient l'incarnation du patriarche jusqu'à la caricature, se sent en décalage avec son époque et les nombreuses mutations, sa voix reprend les paroles de Jean-Loup Dabadie pour la chanson emblématique « Je sais », qui lui est proposée au moment où il tourne L'affaire Dominici. Il y dit si bien qu'on ne sait jamais. « La vie, l'amour, l'argent, les amis et les roses. On ne sait jamais le bruit ni la couleur des choses... »

« Jean Gabin, l'exposition » : jusqu'au 10 juillet 2022, du mardi au dimanche de 11 à 18 h, au [Musée des années 30 Espace Landowski](#), 28, [avenue André Morizet](#), 92100 [Boulogne-Billancourt](#) (proche du métro [Marcel Sembat](#), ligne 9 ou [Boulogne-Jean-Jaurès](#), ligne 10). Tarif : 7 euros. Tarif réduit : 5 euros. Entrée gratuite tous les premiers dimanches du mo.is. Infos. 0033 1 55 18 46 42 ou www.boulognebillancourt.com

Jean Gabin, une histoire française

Par [Fabienne Bradfer](#)

Il a traversé le XXe siècle en plan large et en gros plan. En parallèle à l'exposition-événement que lui consacre la mairie de [Boulogne-Billancourt](#), les Editions de La Martinière éditent un livre-catalogue, qui est plus qu'un catalogue d'exposition. Coécrit par Mathias Moncorgé, fils de l'acteur, et Patrick Glâtre, commissaire de l'exposition, préfacé par Alexis Mocorgé, petit-fils de l'acteur, l'ouvrage enrichi de plus de deux cents photos, dont de nombreux inédits, reprend les anecdotes et les témoignages de personnalités (Jean Delannoy, Jacques Prévert, Darry Cowl, Denys de la Patellière, Jean-Paul Belmondo, Daniel Gélin, Marlène Dietrich, Gérard Oury, Georges Simenon, Michel Piccoli, Jean-Pierre Aumont, Françoise Arnoul, Patrice Leconte, Nathalie Baye, Michèle Morgan...) qui l'ont côtoyé. En préface, son petit-fils écrit : « Je ne t'ai pas connu, je suis arrivé au monde dix ans après ton départ. Et pourtant, tu es là tous les jours car tu fais partie de moi. j'ai commencé où tu as fini, en Normandie. J'ai choisi de faire le saltimbanque moi aussi, ça aura sauté une génération. » Michèle Morgan avoua : « Il restera éternellement pour moi le jeune homme de trente-cinq ans, protecteur et séduisant... » Quand à Nathalie Baye, elle dit : « Il ne fallait pas mélanger l'homme Moncorgé avec l'acteur Gabin, plus féminin. Il partageait cela avec Lino Ventura. Il ne voulait surtout pas montrer cette ambiguïté. Même s'il avait cette timidité, cette pudeur, qui étaient pour lui un moteur. » Les souvenirs de Mathias Moncorgé accompagnent la filmographie détaillée. Avec un point de vue de fils, ce qui donne un éclairage unique et intime car, comme il l'écrit en épilogue : « A chaque fois que je vois un de ses films, je vois papa. Moins avec ceux d'avant-guerre. Mais pour les suivants, je vois papa tel que je l'ai connu, je ne peux pas m'enlever ça... »

Jean Gabin, Mathias Moncorgé et Patrick Glâtre, Editions de La Martinière, 208 pages, 200 photos, 29,90 euros.